

Prédication du 11 octobre 2026
Bernard Mourou

Matthieu 22, 1-14

Jésus recourut de nouveau à des paraboles. Il leur dit : « Voici à quoi ressemble le royaume des cieux : Un roi organisa une fête pour le mariage de son fils. Il envoya ses serviteurs appeler les invités pour ce mariage, mais ils ne voulurent pas venir. Il en envoya d'autres avec cet ordre : "Dites aux invités : Mon repas est préparé maintenant, mes taureaux et mes bêtes grasses sont tués, tout est prêt. Venez au mariage !" Mais les invités ne s'en soucièrent pas et s'en allèrent à leurs affaires : l'un à son champ, l'autre à son commerce, les autres saisirent les serviteurs, les maltraitèrent et les tuèrent. Le roi se mit en colère : il envoya ses soldats tuer ces assassins et incendier leur ville. Puis il dit à ses serviteurs : "La fête de mariage est prête, mais ceux qui avaient été invités ne la méritaient pas. Allez donc dans les principales rues et invitez à la fête toutes les personnes que vous trouverez." Les serviteurs s'en allèrent dans les rues et rassemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, les mauvais comme les bons. Ainsi, la salle de mariage se remplit de monde pour le repas. Le roi entra pour voir les invités et il aperçut quelqu'un qui ne portait pas de vêtement de fête. Il lui demanda : "Mon ami, comment es-tu entré ici sans avoir un vêtement de fête ?" L'homme ne répondit rien. Alors le roi dit aux serviteurs : "Lieez-lui les pieds et les mains et jetez-le dans l'obscurité du dehors. C'est là qu'il pleurera et grincera des dents." En effet, ajouta Jésus, beaucoup sont invités, mais peu sont admis. »

Prédication

La parabole de dimanche dernier ne cherchait pas la nuance, il en va de même pour celle qui nous occupe aujourd'hui : par son caractère violent, excessif et absurde, elle relève de la caricature.

Elle s'inscrit dans une série d'invectives à l'intention des scribes et des pharisiens qui atteindra son paroxysme au chapitre 23, quand ils seront traités de *sépulcres blanchis*.

Elle met en scène un roi, ses serviteurs et des invités.

Dans le palais règnent des mœurs barbares : la nuit, un homme est ligoté, puis jeté dehors sans ménagements.

Notons que Luc rapporte cette même parabole, mais d'une manière bien différente, sans ce côté caricatural et absurde.

Le roi qui, dans l'imaginaire collectif, est une figure de Dieu.

Mais dans cette parabole, il prend les traits d'un despote qui ne connaît aucune limite. Il attend une obéissance parfaite et inconditionnelle. Toute volonté doit plier devant lui, sinon il entre dans une grande colère, tue ceux qui l'ont contrarié et incendie leur ville.

Comment ne pas penser à l'empereur Néron ? Au moment où cet évangile est rédigé, nous sommes une quinzaine d'années après l'incendie de Rome et de la persécution qui l'a suivi. Nul doute que la terreur qu'il avait fait régner chez les chrétiens était encore, au moment où l'évangéliste écrivait ces lignes, dans tous les esprits.

Cela étant, les invités ne valent pas mieux que lui : ils ont un comportement odieux.

Et puis cette parabole contient encore d'autres outrances.

Certains participent à un festin de noces, tandis que les autres sont maltraités ou même assassinés. Ces derniers avaient pourtant de bonnes raisons : leurs affaires les accaparaient. Mais il faut dire aussi qu'ils n'avaient pas hésité à tuer les serviteurs chargés de leur annoncer la nouvelle...

C'est complètement absurde, n'est-ce pas ?

Mais par cette parabole Jésus met une chose en évidence, à savoir que le roi attache à ce banquet une importance extrême.

Il est attentif aux moindres détails. Il faut que tout soit beau : la vaisselle, le décor, les mets. Bien entendu, pour éviter toute fausse note, les invités devront se parer pour ce banquet.

Représentons-nous le décor de cette fête royale à l'aide de cette description qui nous est donnée dans le livre d'Esther¹ et entrons dans la salle du banquet. Nous découvrons un décor somptueux, un espace orné de tentures en lin attachées par des anneaux en or et en argent, des colonnes de marbre, des divans en métaux précieux, un sol de nacre, de riches tissus brodés, et sur les tables des bouquets de roses, des couverts en or et en argent sertis de pierres précieuses, des mets de roi, les vins les plus fins qui coulent à flot, et des convives dans leurs plus beaux atours.

Imaginons maintenant un invité qui, dans ce décor somptueux, arrive avec ses habits de tous les jours. Dans une telle harmonie cet intrus apporte une note discordante pour la seule raison qu'il n'a pas su reconnaître le caractère royal et solennel de cet événement.

¹ cf. Esther 1, 6-7

Alors il ne vaut pas mieux que ceux qui ont décliné l'invitation. Comme eux, il n'a pas rompu avec son quotidien.

Oui, la faute impardonnable des uns comme des autres, c'est de n'avoir pas su reconnaître le caractère solennel de ce festin royal.

Maintenant penchons-nous sur les autres invités, sur ceux qui sont venus. C'est une foule hétéroclite. Pour les choisir, aucun critère n'a été retenu : les serveurs du roi sont allés vers le tout-venant.

Quelle drôle d'idée ! Ce roi prend des risques. Il n'a pas peur que ses invités soient indignes de sa fête. C'est d'ailleurs ce qui se passe pour celui qui a gardé ses habits de tous les jours.

Parmi eux on trouve des mauvais et des bons. Cela n'a aucune importance, puisque nous ne sommes pas dans un registre moral.

Ceux qui ne viennent pas au banquet et ceux qui ne portent pas leurs vêtements de noces ont un point commun : ils se montrent indifférents à cette fête. Ici, la seule erreur impardonnable, c'est de mépriser le banquet.

Ne sont-ils pas stupides ? Malgré le caractère cruel et despotique de ce roi, avec un manque de discernement notoire ils adoptent une attitude désinvolte et méprisante à son égard. Evidemment, face à un tel personnage, c'est la pire des erreurs.

Que devaient faire les invités pour éviter les ennuis ? Eh bien quelque chose de fort simple et de très agréable : juste répondre à l'invitation.

L'erreur commise par tous ceux qui dans cette parabole finissent mal n'est pas d'avoir commis de mauvaises actions, mais de n'avoir pas su reconnaître le caractère solennel de la fête, de n'avoir pas réussi à se détacher de leur quotidien banal et prosaïque.

L'attitude de ces invités indignes n'est pas sans rappeler une tendance présente dans notre propre société, qui voudrait tout niveler.

Dans une époque où la technocratie et l'esprit de sérieux envahissent tout, le dimanche aussi tend à perdre son caractère de fête pour devenir toujours plus un jour comme les autres.

Cela conduit à une perte du sens et, pour l'académicien François Cheng, un tel état d'esprit préfigure un monde où régnera le chaos². Il écrivait cela il y a plus de dix ans.

L'Eglise doit-elle suivre la société ?

² François Cheng, *Cinq méditations sur la mort*

La réponse est évidente.

Alors sachons honorer Dieu en reconnaissant la valeur de ce qui vient de lui.

Amen